

David Calvo & Fabrice Colin

## — amour sauvé du naufrage —

Mon frère.

Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise au sujet de mon frère ?

En pratique bien sûr, notre cohabitation relève de la performance d'équilibriste, un numéro spécial avec deux torches dans chaque main et, juste derrière nous, un couple de Couguars affamés aux chaînes un peu trop courtes – et pourtant, néanmoins, malgré tout, oui, il existe un monde où nous vivons & ressentons toutes les subtiles modulations d'un accord potentiellement idéal et merveilleusement parfait : le seul monde où c'est possible, donc, le seul monde où je n'ai pas envie de secouer Sébastien jusqu'à ce que mort s'ensuive pour effacer ce sourire de son putain de visage, c'est –

C'est une crique au fond de mon crâne.

Exemple : hier, nous allons traîner au bord de la falaise, comme tous les dimanche après le marché. Des vagues énormes s'écrasent en contrebas et on attend tous les deux face au vent, on prend des gifles invisibles tandis que les signaux du Sémaphore nous vrillent les tempes comme des aiguilles télégraphiques, et, dans notre dos, la colline éjacule des mouettes en bordées piailleuses.

Sébastien pleure. Je lui secoue l'épaule.

— Hé.

— C'est rien, dit-il en s'essuyant d'un revers laineux, c'est la mer.

— Ah d'accord.

Je peux l'entendre penser, oui. Je sais quelles menues et pitoyables créatures trottinent sur la paroi interne de son occiput : de vieilles histoires avec nos parents, maman et ses maux de ventre, papa et ses poings serrés – moi et papa face à face dans l'herbe mouillée, insultes, tempêtes et mâchoires meurtries.

— Tu voulais une petite sœur ?

Il me dévisage, hagard.

— Arnaud, mais... non, enfin ! Qu'est-ce que tu racontes !?

— Je ne te suffis pas ?

Il veut m'attraper le bras.

— Bien sûr que si. Donne-moi ta main, je vais –

— Non, dis-je avec férocité. Je m'en fous de ma main dans la tienne. Je me fous de ce que tu crois, de ce que tu imagines. Je m'en tape de tes souvenirs, tu ne comprends pas ? Tes souvenirs ne valent pas plus que les miens. Le passé n'appartient à personne. Tu as des preuves de ce que tu avances ?

— Mais je n'avance rien !

Ses lèvres tremblent. Ses paupières frémissent.

Il ment.

— Je te ne conviens pas comme frère unique, dis-je. J'ai bien compris.

Il enfonce ses mains dans ses poches. Son regard se perd au-dessus des vagues, vers un endroit qui n'existe pas, qui n'existe plus, qui n'a jamais existé.

Notre enfance.

— Je te jure que tu te trompes, dit-il. Je n'ai que toi, tu le sais bien. Je t'ai toujours fait confiance. Je t'ai toujours laissé les com –

— Saute.

— Quoi ?

Je lui montre la grève, les rochers noirs comme des déjections de géants, regrets inaltérables, minéralisés, remords battus par le présent, encore et toujours...

— T'as très bien entendu, dis-je. Tu m'aimes. Tu ne peux pas vivre sans moi, l'affaire est entendue. Alors je t'annonce que je vais mettre fin à mes jours, Sébastien. Tout ce qui te raccroche à cette existence boueuse va partir avec moi. C'est pourquoi je t'enjoins à sauter. Ça ne durera que trois secondes. Plus quatre ou cinq encore, allez, le temps que ta conscience s'évapore. Comme il fait assez chaud, ça devrait aller. Tu vas connaître une souffrance terrifiante mais, juste dans le même temps, tu te sentiras aspiré le long d'un tunnel tout noir, alors ça ne devrait pas être trop dur finalement, et quatre secondes, c'est quoi ?

Mon frère hésite.

Avance un pied au-dessus du vide.

Le vent souffle si fort que je ne l'entends plus pleurer.

Je pense à ce que je viens de lui dire. Très bien, imaginons que je mette fin à mes jours. Est-ce que cet imbécile en ferait autant ? Je visualise la scène. Moi allongé, écume verdâtre aux lèvres, cyanure ou je ne sais quoi. Lui penché sur moi, implorant, non, non, ne meurs pas. Mes doigts crispés sur son poignet. Sébastien. Promets-moi que tu vivras. Lui, secouant la tête : je ne peux paaaas. Moi : bien sûr que si, pauvre con. Tu es plus fort que tu ne le croies. Je t'ordonne de rester en vie, tu m'entends ? Tu es le dernier de la famille, jure-le moi, jure-moi que tu vas – vas – aaaaaaaaaaaaaah.

Sébastien pétrifié. Sébastien anéanti.

Oui mais il va se reprendre. Au début c'est toujours pareil, on se dit non, impossible. Et puis une heure passe, un jour, une semaine, et on est toujours là, et on se veut de survivre à ça, et simultanément, il y a cette jouissance, cette pure jouissance d'être en vie, de respirer, jouissance quasi perverse, privilège imbattable.

Il mène sa vie. Il est Bouquiniste. Il vend des annuaires au sommet de la colline, des agendas en peau de Chèvre. Il est conseiller municipal. Il se tape la femme du Maire. Le Maire meurt. Il devient Maire à la place du Maire. Il devient Duc, Baron, Potentat surarmé. Je le vois. Il est assis au sommet de la plus haute colline, juste sous la Grande Barrière, juché sur un trône de faïence : il contemple son royaume. Il est vieux. Prostate malade, arthrose, tremblette. Le temps, sur sa figure, a creusé des fissures à grands coups de griffes riantes. Il n'a plus rien d'innocent, mon frère. Il est Roi, il est Empereur. Il a tout ce qu'un homme peut désirer. Et pourtant.

Pourtant, il pense à moi encore.

Il pense au moment où il viendra me rejoindre.

Il sait que je l'attends. Il sait que je l'attends, appuyé sur un maillet de croquet, il sait que là où je suis, l'herbe est si intensément verte qu'on la confond avec un ciel d'orage repeint par des dieux poètes, il sait qu'ici, les histoires de frère et de sœur et d'enfants morts nés et des fœtus fantômes n'ont plus la moindre importance, et il pressent que les martinis sont à un euro cinquante, il pressent que je tiens un verre à la main, que je le fais tourner dans la lumière, parfois, quand il est très fatigué, il peut même voir l'olive, et il se dit que le jour où il en sentira le parfum, eh bien : il sera mort.

Et donc.

Il a tenu bon.

Il a vécu une vie d'homme.

Il pense toujours, sans cesse à moi.

Il ne m'en veut pas. Il ne m'en a jamais voulu.

Je le rattrape par le coude. Il se retourne, naïf, prêt à sauter.

— Ne fais donc pas le crétin, dis-je.